

FUTURA

Leonid Rogozov, l'homme qui s'est opéré lui-même en Antarctique

Podcast écrit et lu par : Julie Kern

[Le souffle d'un vent mordant laisse imaginer un paysage glacé.]

Voilà 36 jours que les treize membres de l'équipage de l'Ob, un brise-glace russe, n'ont pas vu la terre. Ils sont partis le 5 novembre 1960 du port de Léningrad, l'ancien nom de Saint-Pétersbourg. Leur destination se trouve à l'autre bout du monde, une terre vierge et farouche : l'Antarctique.

[Une musique calme au piano et violoncelle.]

Ils doivent accoster dans l'oasis de Schirmacher, une région plutôt accueillante, où les températures oscillent entre - 20 °C en hiver et 0 °C en été. Sur cette terre dont ils ignorent tout, l'équipage de l'Ob doit construire une base scientifique capable d'accueillir 70 personnes durant l'été austral.

Après 36 jours de voyage, l'Antarctique se dessine enfin au-dessus de l'horizon. L'équipage pose le pied sur un sol rocheux où seuls des mousses et des lichens parviennent à croître sous les rafales de vent. Les hommes n'ont pas le temps de s'émerveiller devant la rudesse du paysage qui les entoure. Il faut construire la base, et fissa ! Sinon l'hiver austral les emportera.

[Des objets en métal frappent et creusent le sol gelé.]

Neuf semaines de labeur les attendent. Chaque jour qui passe, l'obscurité grandit, les températures baissent, le vent vrombit de plus en plus fort. Le 15 février 1961, la base de Novolazarevskaya est sur pied. L'Ob est figé en mer, prisonnier des glaces. Les treize hommes vont passer l'hiver dans cet environnement inhospitalier. Les contacts avec le monde extérieur sont désormais impossibles, la mauvaise météo les coupe du monde. Ils ne peuvent plus compter que sur eux-même.

La bande compte un seul médecin : Leonid Rogozov, 27 ans. Il a embarqué sur l'Ob comme médecin de bord, mais aussi comme conducteur d'engins et météorologiste. Il s'apprêtait à présenter ses travaux de recherche sur la chirurgie de l'œsophage, mais a décidé au dernier moment, de s'embarquer dans cette aventure humaine et scientifique unique.

[Un blizzard mordant souffle au-dehors.]

Les jours se suivent et se ressemblent dans la station de Novolazarevskaya.

[Le pizzicato sombre d'un violoncelle sert d'introduction à une musique languissante.]

Chacun s'occupe comme il peut. Les spécialistes de la stratosphère font les premiers relevés. Quand le temps le permet, une expédition extérieure est organisée. Leonid retranscrit assidûment son quotidien dans un journal de bord.

Le 26 avril 1961, il se réveille du mauvais pied. Il se sent faible et nauséux, ressent une douleur inquiétante sur la droite de son abdomen. Il a un peu de fièvre aussi. Pour le médecin, son diagnostic est simple. Il couche ses craintes dans son journal.

[À chaque citation, la voix sonne distante, comme dans un poste de radio, et le bruissement d'un stylo griffonnant dans un carnet se fait entendre.]

« Je crois que j'ai l'appendicite, mais je n'en parle pas trop, j'en plaisante même. Pourquoi inquiéter mes amis ? Qui pourrait m'aider ? La seule expérience médicale qu'un explorateur polaire a eue, c'est probablement sur la chaise d'un dentiste. »

Une bonne vieille appendicite. Quoi de plus banal ? Une opération de routine pour n'importe quel chirurgien officiant dans un hôpital bien équipé. Mais Leonid et ses collègues sont en Antarctique, le vent fait trembler les parois de la station, le soleil ne se lève que quelques heures par jour. Peut-on venir le chercher en avion ? Impossible, avec le mauvais temps ce serait une mission suicide. La station la plus proche, celle de Mirny, est à plus de 1.000 kilomètres. Entreprendre un voyage jusque là-bas est tout aussi inconsidéré. En plus, il est le seul médecin ici. Qui pourrait bien l'opérer ?

Avant d'envisager le pire, Leonid fait tout son possible pour que son appendicite ne dégénère pas en péritonite. Il se gave d'antibiotiques, applique une poche froide sur son abdomen pour empêcher l'organe de gonfler. Rien n'y fait, les vomissements redoublent d'intensité, la fièvre ne descend pas, la douleur est à la limite du supportable.

[Un tintement aigu illustre la douleur lancinante ressentie par le médecin.]

30 avril 1961.

[Une musique angoissante est accompagnée du mugissement du vent qui fait trembler la tôle de la station.]

« Je n'ai pas dormi de la nuit. La douleur fut infernale ! Une tempête de neige qui balaye mon âme, gémissant comme une meute de chacals. La bonne nouvelle c'est qu'il n'y a aucun signe de perforation imminente, mais une certitude m'envahit [...] Il n'y a plus le choix [...] La seule solution, c'est de m'opérer moi-même. C'est pratiquement impossible, mais je ne peux pas baisser les bras et abandonner. »

18:30, le même jour.

« Je ne me suis jamais senti aussi mal de toute ma vie. Notre abri bouge comme un jouet pris dans un ouragan. Je l'ai dit aux autres. Ils viennent me rassurer. Et je ne peux m'empêcher de m'en vouloir ! J'ai gâché les vacances de tout le monde. Demain c'est le 1er

mai. Tout le monde s'agite pour préparer l'autoclave. Nous avons stérilisé les draps, parce que je m'apprête à m'opérer. »

20:30.

« Mon état empire. Les autres sont au courant. Ils sortent tout ce qui n'est pas indispensable à l'opération de la pièce. »

[Une musique sombre et inquiétante.]

Depuis son lit, Leonid coordonne la préparation de l'opération. Chacun de ses collègues est chargé d'une mission bien précise. Dans sa chambre, il ne reste que Leonid sur son lit, deux tables et une lampe. Fedor Kabot et Robert Pyzhov, spécialistes de la stratosphère, inondent la pièce d'ultraviolet et stérilisent les instruments. Alexandr Artemev doit passer les outils au chirurgien, qui est aussi le patient dans ce cas surréaliste. Teplinsky est chargé du miroir qui permettra à Leonid de mieux voir ce qu'il fait ; il doit aussi ajuster la luminosité grâce à la modeste lampe de bureau à leur disposition. Gerbovich, directeur de la station, se tient prêt à intervenir au cas où l'un d'entre eux serait pris d'un malaise.

D'une voix tendue, Leonid donne une information capitale à ses collègues : s'il perd conscience, il faudra lui injecter le contenu dans la seringue là, posée sur la table, et lui faire un massage cardiaque sans attendre.

Artemev et Teplinsky se désinfectent les mains. Ils enfilent des gants chirurgicaux. Leonid lui n'en porte pas, il aura besoin de toute sa dextérité pour mener à bien cette auto-opération. Légèrement redressé dans son lit, la hanche droite relevée, Leonid s'injecte 20 mL de procaine dans la paroi abdominale. Il est 2 heures du matin dans la nuit du 30 avril au 1er mai, l'opération débute.

L'anesthésie locale fonctionne bien. Au bout de 15 minutes le chirurgien n'a plus de sensation au niveau de l'abdomen. Avec un scalpel, il incise tant bien que mal sa peau. Les assistants d'infortune de Leonid tentent de garder leur calme, mais la vue du médecin en train de remuer ses propres entrailles [*dans un bruit de chairs répugnant*] a de quoi retourner les cœurs les plus vaillants. Gerbovich fait son possible pour ne pas détourner le regard. Artemev et Teplinsky tiennent bon aussi mais manquent de s'effondrer plusieurs fois. Leonid lui est concentré sur ce qu'il fait. Cela fait maintenant quarante minutes que l'auto-opération a débuté, et toujours aucun signe de l'appendice malade. La sueur coule à grandes eaux sur son front et il demande régulièrement à Teplinsky de l'éponger. Par intermittence, sa vue se brouille et ses mains deviennent aussi molles que du coton. Il enchaîne les pauses pour ne pas flancher.

Sa position inconfortable l'empêche de travailler correctement : plusieurs fois il coupe dans l'intestin et doit recoudre dans la foulée. Après 1h45, l'appendice boursouflé est enfin entre les mains de Leonid. Il le retire, applique des antibiotiques et renferme son incision. À 4 h du matin, l'auto-opération se termine. Leonid est pâle comme la mort et épuisé mais il tient jusqu'au bout. Les jours suivants seront décisifs.

[Une musique cinématique profonde mais optimiste.]

Le combat fut rude pour Leonid, mais la fièvre finit par tomber. Les signes de l'infection se résorbent, le laissant épuisé mais tiré d'affaire. Le 8 mai, il a assez de force pour retranscrire dans son journal son ressenti à propos de cette incroyable auto-opération.

« Mes pauvres assistants ! À la dernière minute, je les ai regardés : ils se tenaient là, vêtus de leur vêtement chirurgical blanc, eux-mêmes plus blanc que le tissu. J'avais peur aussi. Mais quand j'ai ramassé l'aiguille avec la novocaïne et que je me suis fait la première injection, d'une manière ou d'une autre, je suis automatiquement passé en mode opération, et à partir de là, je n'ai rien remarqué d'autre. [...] Finalement, il est là, l'appendice maudit ! Avec horreur, j'ai vu des taches noires à sa base. Un jour de plus et il aurait explosé et ... »

Le médecin préfère ne pas terminer sa phrase. Il est sain et sauf maintenant. Quinze jours après son incroyable auto-opération, Leonid peut reprendre ses activités normales. L'équipage de la sixième expédition scientifique en Antarctique repart un an plus tard et rejoint Leningrad le 29 mai 1962.

L'histoire de Leonid attire la presse et il devient un héros national aux côtés de Youri Gagarine, qui devient le premier être humain à faire un séjour dans l'espace le 12 avril 1961, soit une quinzaine de jours avant l'auto-opération de Leonid. Il est décoré de l'Ordre de la bannière rouge du travail, une des plus hautes distinctions décernées aux citoyens soviétiques. Le docteur Leonid Rogozov poursuit sa carrière de chirurgien dès son retour d'Antarctique. Il meurt finalement le 21 septembre 2000 à Saint-Pétersbourg d'un cancer du poumon.

L'auto-opération de Leonid Rogozov n'est pas la première du genre. Dans les années 20, un chirurgien un peu fantasque, le Dr Kane, procéda aussi à une auto-appendicectomie dans un hôpital, entouré de ses assistants, qui n'avaient pas d'autre choix que de suivre le chef de service dans ses expérimentations. Le Dr Kane s'est aussi amputé lui-même plusieurs doigts. À 70 ans, il s'auto-opère une dernière fois d'une hernie. Tout cela motivé par la volonté de savoir ce que le patient ressent lors d'une opération.

D'après ce que l'on sait, Leonid n'a pas eu vent du cas du Dr Kane avant de réaliser sa propre auto-opération, qui reste unique dans l'histoire de par les circonstances dantesques dans lesquelles elle a été menée ; sans aide médicale ni outils adéquats. Leonid a de quoi se vanter, en faisant preuve d'une telle rage de vivre, mais il a rejeté toute glorification de son histoire, se contentant de répondre en souriant : *« Un travail comme les autres, une vie comme les autres. »*

[Une virgule sonore introduit la musique de fermeture.]

Merci d'avoir suivi cet épisode de Chasseurs de Science. Au texte et à la narration : Julie Kern. Si vous appréciez notre travail, n'hésitez pas à nous laisser un commentaire et cinq étoiles sur les plateformes de diffusion pour nous soutenir et améliorer notre visibilité. Vous pouvez aussi vous abonner sur Spotify, Deezer, Apple Podcast, Google Podcasts, Tumult et bien d'autres pour ne plus manquer un seul épisode. Quant à moi, je vous retrouverai bientôt pour une future expédition temporelle dans Chasseurs de Science. À bientôt !